

Chapitre 47

*J'entre en verve, et le feu prend aux poudres ;
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.*
(A. PIRON)

Versailles - printemps 1759

Nous nous tenions tous les trois dans le célèbre boudoir vert de la Marquise quand l'atmosphère tourna à l'orage - bel euphémisme, en vérité.

Je n'étais pas de quartier, mais Jacob Heselmann m'avait donné la veille des nouvelles de Londres tellement alarmantes que je m'étais dit : « Il me faut voir le Roi ! »

Au début de la guerre avec la France, en 1756, les Anglais avaient connu sur terre (au Canada), grâce au marquis de Montcalm, et sur mer, grâce à Monsieur de la Galissonnière, en Méditerranée, des défaites qui avaient semé la consternation en Angleterre. Mais il ne fallut pas attendre longtemps pour cette orgueilleuse, insulaire et perfide Albion connaisse un sursaut national. L'amiral Byng, celui qui avait été défait par notre escadre en Méditerranée, fut condamné à mort et on le pendit pour sa peine. Sur ce sacrifice expiatoire le nouveau ministre anglais, William Pitt, lequel haïssait la France, bâtit l'union sacrée qui devait nettoyer dans le sang ces inqualifiables échecs.

Ce qui faisait la force de Pitt, c'était le don qu'il avait au naturel pour l'exécution paroxystique et son absence totale de scrupule moral quant aux moyens à utiliser pour parvenir à ses fins. Il y avait entre Louis XV et lui à peu près autant d'écart que d'une couleuvre à un python.

Trop heureux d'avoir pu s'adjoindre en Europe, pour la guerre terrestre, un flibustier de son talent en la personne de l'empereur Frédéric II de Prusse, Pitt concentra ses forces sur la seule vraie guerre qui comptait pour lui : la guerre maritime et commerciale qui visait à dépouiller la France de toutes ses colonies, principalement en Amérique du nord.

En France, comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, hélas, la fronde philosophico-parlementaire s'en donnait à cœur joie, disqualifiant d'avance et dans un joyeux pêle-mêle meurtrier le Roi, son honneur, son armée et ses colonies. On n'est jamais si bien servi que par les siens. Ce faisant, l'on ruina si bien notre crédit à l'étranger que lorsqu'il s'agit, un peu plus tard, de lever des fonds pour la guerre, les prêteurs se défilèrent, préférant consentir un emprunt à la stable Angleterre, laquelle avait autant besoin d'argent que nous, et pour cause.

Bref, le brillant et caustique Monsieur de Choiseul venant d'être nommé ministre, au grand soulagement de la Marquise qui se déchargea sur lui dès cette date d'une partie de son joug écrasant, nos colonies n'avaient d'ores et déjà (à part les îles à sucre et à épices qui intéressaient la Cour) plus aucune chance d'être secourues puisque Messieurs les philosophes, la grande autorité borgne du temps, les avaient déclarées inutiles.

Suite aux récits alarmants que mon ami Heselmann, donc, tenait de ses relations d'affaires à Londres et des marchands français qui commerçaient encore avec nos colonies d'Amérique, je me résolus à en appeler directement au Roi, à lui demander

avec fermeté de secourir ses enfants canadiens ; faute de quoi, comme Pitt s'en vantait fort haut et toute sa nation après lui, l'Angleterre se ferait un devoir et un plaisir de les chasser tout de bon d'Amérique.

Janin me dit que le Roi était descendu chez Madame de Pompadour. Je serrai les dents (la Marquise était grande amie de Monsieur de Choiseul), raidis ma détermination et me présentai chez cette dame. Je portais une longue redingote gris fer à double collet, à l'anglaise (c'était de circonstance), un frac vert d'eau ouvrant sur une veste courte en soie vert émeraude rebrodée d'argent et une culotte gris perle.

Le Roi, élégant et droit dans un habit gris rebrodé d'argent, me regarda entrer dans le boudoir sans mot dire, une expression impénétrable répandue sur ses beaux traits virils. Je ne sus trop deviner s'il réprouvait cette incursion ou si, en pressentant la raison, il se raidissait déjà pour soutenir l'assaut.

La Marquise était encore *en chenille*, comme on disait alors, c'est-à-dire en négligé du matin, avant d'avoir fait toilette de papillon. Quoique un peu surprise, elle parut me voir sans déplaisir, sans doute parce ma tenue s'harmonisait si admirablement avec son boudoir qu'elle dut croire que je l'avais fait exprès. Visiblement, elle ignorait mes liens avec la Nouvelle-France ; aussi ne pouvait-elle, de son côté, échafauder d'hypothèses plausibles sur les raisons de ma visite impromptue.

Je la saluai froidement et, sans lui laisser le temps de se lancer dans une conversation mondaine, j'abordai le vif du sujet en me tournant vers le Roi. A ce moment précis encore, aussi niais que vingt ans auparavant dans les jardins de Versailles, j'étais persuadé qu'il me suffirait de parler, d'exprimer clairement mon désir pour qu'il y souscrivît. Je vous ai prévenu que j'étais incurable.

- Sire, j'ai reçu d'alarmantes nouvelles d'Angleterre. Leur flotte est prête à appareiller. Elle a ordre de prendre d'assaut les abords de la Nouvelle-France et de mettre le siège devant Québec.

- Mettre le siège devant Québec ! Mais ils n'oseraient pas ! s'exclama la Marquise.

- Qu'est-ce qui les en empêcherait, Madame ? La France n'a pas envoyé les renforts demandés. Les colons canadiens sont dans une terrible infériorité numérique et la *Navy* a des consignes lumineuses. Voulez-vous savoir ce que l'on crie à Londres ? *Maintenant ou jamais ! Débarrassons-nous une fois pour toutes de ces encombrants Frenchies !*

Etonnée du silence que gardait le Roi, la marquise lui jeta un bref coup d'œil puis, habituée depuis longtemps à lui servir en tout point de relais, elle prit sur elle de continuer.

- Vos nouvelles sont-elles fiables, Monsieur ?

Je remarquai qu'impressionnée par mon autorité - j'étais entré comme chez moi et le Roi, qui à Versailles était partout chez lui, n'avait point protesté - elle avait renoncé à me tutoyer. Ou était-ce par égard pour son hôte royal, qu'elle savait très intime avec moi ?

- Absolument. Elles proviennent directement de la *City* de Londres. Et vous savez que la *City* est au-dessus des rois. On ne plaisante pas avec l'argent, là-bas. Il fait paraître

ternes toutes les couronnes.

- Ce n'est pas encore le cas au Royaume de France, dit sèchement la Marquise, à qui la rudesse de mon ton ne plaisait pas.

- Il faut envoyer des renforts maintenant, sire, insistai-je. La flotte anglaise va bientôt lever l'ancre en renfort des navires qu'ils ont déjà tout prêts dans leurs propres ports d'Amérique.

De nouveau, Madame de Pompadour regarda brièvement le Roi. Celui-ci ne me quittait pas des yeux, mais il avait le regard aussi vide que s'il ne me voyait pas. Jusqu'à quand allait-il tenir, muré dans son silence ?

- C'est insensé, sire, m'emportai-je. Les Canadiens font partie du peuple de France. Est-ce que des enfants devraient avoir ainsi besoin de supplier leur père de leur porter secours ?

- Les vôtres attendent depuis vingt ans que vous leur donniez signe de vie, Monsieur le Duc, répliqua alors le Roi d'un ton glacé. Vous êtes donc fort mal placé pour me faire la leçon.

En entendant le titre qu'il m'avait donné, la marquise avait tressailli puis porté la main à sa bouche. Mais je la vis à peine, submergé que j'étais sous le raz-de-marée d'une souffrance incoercible.

Je demeurai une minute ou deux comme en suspens, livide, hagard. Par miracle, mes jambes me portaient encore. Alors, sans un mot, la gorge obstruée de pleurs difficilement contenus, je reculai jusqu'à la porte, en cherchai à tâtons la poignée dans mon dos et sortis vivement de la pièce.

Puis je m'enfuis ; du château d'abord, de Paris ensuite, de la France enfin.

TROISIEME PARTIE

*Puisqu'auprès de mon seigneur n'ont de valeur
Ni prières ni merci ni les droits que j'ai,
Et puisqu'il ne lui plaît pas que je l'aime,
Je ne le lui dirai jamais plus.
C'est ici que je me sépare d'amour et que j'y renonce :
(Il) m'a voulu mort et mort je lui répons,
Et je m'en vais, puisqu'(il) ne me retient,
Malheureux que je suis, exilé, je ne sais où.
(poème d'amour courtois)*

Je m'embarquai pour le Canada trois semaines plus tard au départ de Londres, à destination des colonies anglaises. Comme je parlais couramment leur langue et qu'aucun vaisseau français n'était en partance, Jacob m'avait suggéré cet itinéraire détourné ; on disait de surcroît que la *Navy* avait déjà appareillé pour l'Amérique. Même si j'avais pu monter à bord d'un navire français, j'aurais couru le risque de me retrouver bloqué en mer ou pire, arraisonné par les Anglais - lesquels ne passaient point pour épargner la vie de leurs prisonniers. Quand on ne respecte pas ses ennemis en temps de paix, ce n'est pas pour les choyer en temps de guerre, n'est-ce pas ?

- Vous trouverez bien un moyen de gagner ensuite le Canada, me dit Heselmann, rassurant. Là-bas, les coureurs des bois pullulent, même les Français. Avec de l'argent, on arrive à tout. Tenez, je vous ai fait faire cette besace étroite en cuir... Elle ferme à clé. Vous la porterez sous votre habit. Que nul ne vous croie riche, surtout. Payez en petite monnaie... Sinon on aura tôt fait de vous massacrer, de vous dépouiller et ce sont les ours qui se partageront vos restes.

- Je connais un peu le Canada, Jacob ! soupirai-je, énervé.

- Le Canada, avec ses braves Français travailleurs pétris du sens de l'honneur national, c'est une chose. La Nouvelle-Angleterre en est une autre... Cette dernière contrée est un peu plus moderne, figurez-vous. L'argent y est roi, donc le progrès aussi. Vous allez tomber de haut, vous et votre vision du monde parfaitement obsolète !

...De nouveau l'océan, l'océan avec une aride et cruelle douleur nichée dans ma poitrine. Ce qui me faisait le plus mal, ce n'était ni ma naïveté punie, ni en soi la remarque du Roi, si juste, si parfaitement fondée que je ne pouvais qu'y souscrire. C'était d'une part qu'il l'ait proférée aussi brutalement, avec l'intention évidente de me blesser - il savait très bien qu'avec des mots pareils il me crucifierait -, d'autre part, et là je jugeais que c'était le pire, qu'il ait divulgué devant cette femme mon plus lourd secret, celui dont je l'avais fait, lui, en toute confiance, l'unique dépositaire.

Cela dit, la Marquise en fut pour ses frais lorsqu'elle essaya d'approfondir ces deux points : mon titre, et ma lointaine paternité. « Mêlez-vous donc de vos affaires, pour une fois ! » lui jeta Louis XV furieux, avant de la quitter sans le moindre salut.

Ignorant ce détail, je ne pouvais que ressentir l'indiscrétion du Roi comme une trahison nonpareille, après laquelle il me devenait tout à fait impossible de me représenter devant lui. Et cela non plus, il ne pouvait pas le méconnaître ! Il l'avait fait sciemment. Il avait brisé le lien sacré qui nous unissait. Non, je ne pourrais plus jamais le revoir après cela !

J'avais tout de même eu la loyauté de prévenir Elisabeth de mon départ. En temps ordinaire, j'aurais été violemment ému par son désespoir. Elle s'accrocha à moi, sanglotant follement, égrenant suppliques et aveux d'une voix balbutiante, méconnaissable.

- Clair, tu ne peux pas me faire cela ! Ne pars pas, je t'en conjure ! Ne me laisse pas seule ! Que vais-je devenir, si je ne t'ai plus ? Quelle va être ma vie, si tu me quittes pour toujours ? Oh ! Reste, reste, par pitié ! Je t'aime ! Je n'ai jamais aimé que toi... Si tu pars, ajouta-t-elle devant mon visage de marbre, je n'y survivrai pas, Clair. J'en mourrai !

Elle s'abattit à mes genoux.

Je dus me dégager pour partir. Oui, en temps ordinaire il eût suffi d'une seule de ses larmes pour me jeter à mon tour à ses pieds. Mais j'étais plein d'une autre douleur, d'une douleur telle qu'il n'y avait plus de place en moi pour la compassion.

Je sus plus tard par mon fidèle Jacob (je préfère le dire ici pour n'avoir jamais à en reparler), qui m'écrivit l'hiver suivant - je ne reçus sa lettre qu'au printemps 1760, au moment de la seconde bataille des plaines d'Abraham -, que Madame Infante, alias Elisabeth de France, avait commencé à dépérir dès l'été 1759, soit quelques semaines à peine après mon embarquement définitif ; qu'elle s'était traînée sans force tout l'automne et qu'elle était morte en décembre de la même année, un peu avant Noël.

J'eus un bref instant l'ignominie de me dire que c'était justice.

Ce ne fut pas l'avis de Jacob, bien sûr. Il s'était par ma faute attaché au Roi, je veux dire : à travers les dithyrambes auxquels je m'étais constamment livré en sa présence à propos de cet ingrat monarque, du temps où je l'aimais, et où j'en étais aimé. Cela avait bien changé !

Sans que je sache au juste comment cela avait pu se faire, Jacob avait joint à sa lettre une autre missive, cachetée aux armes de France et qui portait seulement mon prénom, Clair, écrit de la main du Roi. Il m'avait écrit ! Il avait osé faire cela, le traître ! M'envoyer un simple message, quand je lui avais demandé des vaisseaux par dizaines ! Pour le punir, je n'ouvris pas sa lettre. Du moins, je ne l'ouvris que bien plus tard.

Voici comment se terminait la lettre de Jacob, celle où il m'annonçait cette « terrible nouvelle » (nous reparlerons plus tard de celle du Roi) :

« ...Je ne saurais m'empêcher de remontrer à Monseigneur le Duc combien sa rigidité d'attitude à l'égard de Sa Majesté me paraît injuste et dérisoire. Le Roi vous a refusé son aide avant tout parce qu'il était dans l'impossibilité matérielle de faire ce que vous lui demandiez : pas d'argent, pas de vaisseaux. Sachez que ses stupides vieux amiraux ont surenchéri sur l'incurie de ses généraux de terre en laissant les Anglais couler sa flotte devant ses côtes même, aux îlots dits des Cardinaux, fin 1759. Ceci, joint à la perte de sa fille aînée, si tendrement chérie d'après vos dires mêmes, vous fera comprendre pourquoi j'estime, Monseigneur, qu'en ces temps qui sont pour lui des temps de profonde détresse le Roi devrait, selon moi, pouvoir compter sur ceux qui se sont un jour prétendus ses amis. »

Je ne répondis à Jacob qu'une semaine plus tard et je ne citai pas une seule fois le nom du Roi. Le Canada français vivait ses dernières heures, ce que je pouvais d'autant moins pardonner à mon souverain que je ne me le pardonnais pas à moi-même. Dans mon esprit, il n'y avait plus de Bien-Aimé, de *Prediletto* : juste une immense douleur, comme en 1738, mais cette fois-ci personne pour m'en consoler.

Chapitre 51

Luc-Joël Faguerolles, que tout le monde appelait Joël, était un jeune homme de taille moyenne, assez trapu, aux cheveux châains et aux yeux noisette. Il aurait pu être séduisant s'il n'avait pas eu un menton en galoche (hérité de son père) et le visage grêlé

par une petite vérole bénigne qu'il avait eue à douze ans. D'un caractère susceptible et arrogant, il était depuis l'enfance passionnément jaloux de Philippe, son frère aîné. Non seulement ce dernier était beau et blond comme un ange, mais il avait de surcroît une grande affabilité qui le faisait aimer de tous. Joël enrageait de voir tous les regards et tous les sourires converger en direction de son frère, tandis que lui-même subissait remontrance sur remontrance à cause de son mauvais caractère.

Quand Philippe s'était, quelques années auparavant, embarqué pour la France avec l'accord de leur père, Joël avait cru son heure venue. Il avait déployé un grand zèle aux Comptoirs pour prouver à son géniteur que, si l'aîné jugeait bon de s'en aller promener, le cadet, lui, au moins, restait sur place pour s'occuper des affaires de la famille.

Joël avait réellement le sens du commerce. Son esprit, vif et pragmatique, saisissait promptement les données en présence, les combinaisons possibles, les tours pendables à jouer à ses rivaux pour l'emporter sur eux. Mais à côté de cela, sûr de sa supériorité, il prenait de haut tout le monde, parlant durement à des commis qui avaient deux fois son âge, si bien que son père était sans cesse obligé d'intervenir pour calmer le jeu ; aussi Monsieur Faguerolles se disait-il souvent que les défauts de son plus jeune fils n'étaient pas loin d'oblitérer ses précieuses qualités.

Lorsque Philippe était revenu, façonné, élégant, de son séjour en France, force avait été à Joël de constater qu'il n'avait durant cette absence, et malgré tous ses efforts, marqué aucun point sur son frère aîné.

Par une belle matinée du printemps 1759, à Québec, alors que Joël était en train de travailler aux Comptoirs, il s'aperçut qu'il avait oublié chez lui des papiers importants. Furieux, mais se trouvant dans l'impossibilité d'envoyer quelqu'un les chercher car il s'agissait de documents ultra-confidentiels, il sauta à cheval et gagna la ville haute puis la demeure paternelle.

Laissant l'animal à l'écurie, il traversa la cour pavée et entra dans la maison. Comme il prenait à gauche dans le vestibule pour gagner le petit cabinet qui lui servait de bureau, il entendit une voix qui chantait et s'arrêta net. Ce ne fut pas la voix - celle d'une quelconque servante - qui retint son attention, mais le chant en lui-même, qui avait quelque chose de suspect. Il avança sans bruit dans le couloir, l'oreille aux aguets...

Cela venait du fond, de la buanderie très exactement. En approchant, il réalisa, sidéré, que la voix chantait en langue indienne ! Il poussa brutalement la porte entrebâillée et pénétra dans la pièce.

Marion, car c'était elle, sursauta si fort qu'elle faillit se brûler à l'un de ses fers à repasser. Aussitôt, le chant mourut dans sa gorge.

- Sale petite masque ! gronda Joël, hors de lui. Tu as du sang indien, et tu t'es bien gardée de nous le dire !

- Il n'en est rien, Monsieur, je vous assure, dit calmement la jeune fille.

- Et comment peux-tu chanter dans leur langue ?

Il s'était avancé près d'elle, menaçant.

- C'est... C'est Tacite Laframboise qui m'a appris ce chant, improvisa-t-elle.

La chaleur qui régnait dans la pièce l'avait amenée à dégrafer son caraco un peu plus bas que de coutume. Au bout de quelques vociférations, Joël s'aperçut de ce négligé inhabituel et s'exclama :

- Mais tu es bien une femme, finalement !

Faisant les deux derniers pas qui le séparaient encore de Marion, il attrapa l'encolure du léger vêtement, la tira à lui et plongea largement ses regards dans le décolleté ainsi dégagé.

Saisissant le fer le plus proche, Marion l'appliqua sur la main criminelle. Par chance, il n'était plus très chaud. Assez cependant pour que le jeune homme se mît à pousser des cris d'orfraie, en attrapant de son autre main celle qu'on venait de lui meurtrir. Quand il eut constaté que ce n'était pas si grave que cela, il libéra sa main et gifla Marion à la volée.

La jeune fille était si menue qu'un coup pareil l'envoya rebondir sur le mur derrière elle. Etourdie, tenant sa joue en feu, elle vit Joël contourner la table pleine de linge, y saisir un fer et le lever dans l'intention de le lui appliquer sur le visage. Elle hurla à son tour.

Philippe, qui descendait de l'étage, entendit d'abord les cris de son frère. Il en fut exaspéré. Ce garçon-là ne savait vraiment pas se contrôler ; il passait ses nerfs sur les domestiques à la moindre occasion. Il méritait une bonne leçon, et en l'absence de leur père, parti à Montréal, c'était à lui-même, l'aîné de la famille, qu'il revenait de la lui infliger.

D'un pas rapide, il suivit le couloir en direction de la voix furieuse, dont le débit enflait encore, couvrant un autre cri, un cri de femme. Alarmé, Philippe accéléra le pas mais, lorsqu'il parvint sur le seuil, il s'arrêta net, horrifié : le bras levé, son frère menaçait d'un fer la silhouette chétive de Marion, la petite servante.

- Lâche ce fer, maudit ! s'écria-t-il en se précipitant pour ceinturer son frère. Es-tu fou ?

Philippe était plus grand, mais Joël plus musclé. Ce dernier parvint à se dégager et recula, hors de lui.

- Cette petite garce m'a brûlé ! dit-il en élevant sa main pour prouver ses dires.

- Et toi, qu'est-ce que tu lui as fait ?

La joue de Marion, en effet, rougissait à vue d'œil.

- Elle chante en indien ! C'est une sang-mêlé ! Je ne veux pas de cela sous mon toit !

- C'est *notre* toit, corrigea sèchement l'aîné.

Plaquée au mur, le front zébré par les mèches noires qui s'étaient échappées de son

bonnet, Marion haletait, incapable de parler pour se justifier. En la regardant mieux, Philippe vit le caraco dérangé qui dévoilait la naissance d'une jeune poitrine... Il comprit. Et se hâta de détourner les yeux, mal à l'aise.

- Tu as osé porter la main sur elle ! rugit-il en avançant vers son frère. Quelle sorte de bête es-tu donc ? C'est une enfant !

- Pas si enfant que cela, ricana Joël.

- Rajuste-toi, petite, ordonna Philippe sans la regarder. Et toi, vipère lubrique, suis-moi, j'ai deux mots à te dire.

Les yeux bleu-vert de son aîné étaient si menaçants que Joël se laissa entraîner hors de la pièce.

Se laissant choir au pied du mur, Marion se mit à pleurer.

A partir de ce jour, elle surprit plus d'une fois les yeux de Monsieur Philippe posés sur elle, comme pensifs. Il ne lui adressa pas plus la parole qu'avant ; cependant, quand elle était dans la même pièce ou quand elle faisait le service de table, il ne pouvait s'empêcher de regarder de son côté.

Mais c'était bien tout. Songeait-il également à elle lorsqu'elle n'y était pas ?

Il était difficile de le savoir avec certitude.

Quant à elle, cela faisait longtemps déjà qu'elle rêvait à lui, le soir, dans son lit, et que cela lui donnait la fièvre.

Chapitre 52

Dix jours plus tard, Monsieur Faguerolles étant revenu, Simone envoya Marion acheter de la viande à la boucherie Lefrançois, dont le minuscule étal en plein vent s'abritait parmi quelques autres à l'ombre du grand beffroi de la cathédrale de Québec.

La ville commençait à s'agiter quelque peu. En effet, la menace anglaise devenait plus précise. Leur flotte, disait-on, se dirigeait toutes voiles dehors vers la capitale de la Nouvelle-France. Était-ce rumeur de poltron ou nouvelle d'initié ? Comment le savoir ? On n'avait pas vraiment peur : perchée sur son célèbre rocher, la fière cité était réputée imprenable. Tout au plus prendrait-on sur les quais quelques boulets perdus, et encore : il faudrait que ces maudits habits rouges s'approchent de bien près !

Indifférente aux commérages qui circulaient d'étal en étal, Marion se concentrait sur ses achats. Quand elle eut tout réglé et placé la marchandise dans son panier, elle se détourna pour s'en aller. C'est alors que malgré elle ses yeux se dirigèrent juste un peu plus à gauche et qu'elle le vit.

Il se tenait au bord du ruisseau qui longeait l'enceinte ombragée du Collège des Jésuites. Suite au dégel, l'eau bondissait gaiement, éclaboussant périodiquement ses gros souliers de milicien plissés à l'iroquoise, mais il ne paraissait pas s'en apercevoir. Son uniforme, qu'il portait avec beaucoup de grâce nonchalante, prenait bien sa taille mince ; toutefois il était loin d'être aussi grand que Monsieur Philippe. Et il était plus

jeune. Beaucoup plus jeune. En fait, il sembla à Marion qu'il avait exactement le même âge qu'elle.

Toutefois, ces détails-là mis bout à bout ne présentaient aucun intérêt en regard de l'intrigant visage de l'inconnu. Encadré de cheveux noirs, doté de grands yeux sombres et de traits fins, il ressemblait fort curieusement à celui de Marion elle-même. Pour un peu, elle eût cru se regarder dans une glace. Fascinée, elle demeura plantée là à observer le garçon qui, de son côté, ne songeait guère non plus à la quitter des yeux.

Comme il esquissait pour finir un pas dans sa direction, elle eut peur qu'il ne l'aborde. C'est qu'il n'était pas question de traîner (Simone attendait sa viande pour lancer le ragoût), ni question de parler à un inconnu. Ramassant ses jupes pour éviter la boue qui souillait le sol, elle s'enfuit en toute hâte par la rue Saint-Louis.

Chapitre 53

Le sang a coulé pour les chétifs intérêts d'une poignée
de marchands.

CHATEAUBRIAND

Québec - été 1759

- On nous envoie à Monsieur de Bougainville, dit Dubluet avec satisfaction. Monsieur de Montcalm veut des troupes plus aguerries que nous dans sa forteresse. On se demande bien pourquoi, vu qu'elle est imprenable ! Note bien que cela me convient tout à fait. Je n'aime pas les sièges. Je suis toujours mieux dehors que dedans !

Les Anglais étaient là depuis plusieurs semaines, plantés en Cerbères sur le Saint-Laurent, mais si empêchés d'aller plus loin dans les hostilités qu'à l'intérieur de la ville assiégée on fanfaronnait de plus belle. On chantait dans les rues, sur l'air de Malbrough :

*L'Anglais s'en va-t-en guerre,
Des vaisseaux, des vaisseaux par dizaines,
L'Anglais s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand nous prendra.
Il nous prendra z'à Pâques,
Ou à la Trinité...*

- J'aime bien Monsieur de Bougainville, enchaînait Dubluet en se frottant les mains. Si quelqu'un nous comprend, nous autres Canadiens, c'est bien lui. Grand-Ciel-en-Courroux ! C'est comme cela qu'on l'appelle du côté de Kanahwake. Il dit que nous sommes ici d'une bien meilleure étoffe que les paysans français, ne serait-ce que parce que nous parlons la vraie langue, nous, et pas le patois.

Aurélien songeur, n'écoutait pas son compagnon. D'ailleurs, Bougainville ou Montcalm, peu lui importait. Il ne pouvait penser à autre chose qu'à ses rencontres avec la jeune fille brune.

Il n'avait pas eu beaucoup de chance : trois rencontres seulement en trois mois ! Et à chaque fois qu'il avait voulu l'aborder, elle s'était sauvée. Elle devait avoir peur de lui... Dieu sait pourtant qu'il n'avait pas l'air bien féroce ! Il était blessé qu'elle s'enfuit ainsi.

Une fois, la dernière, il avait réussi à la suivre. Elle était entrée dans une grande maison de pierre à porte cochère, située au beau milieu du quartier le plus élégant de la ville. Aurélien s'était renseigné : c'était la demeure de Monsieur Faguerolles, un riche marchand. Vu la mise de la fille brune, elle devait y être employée comme domestique.

Il ne comprenait pas lui-même pourquoi cette jeune personne le fascinait autant. Contrairement à Marion, qui vivait dans une maison luxueusement meublée, il n'avait guère eu depuis des années l'occasion de se regarder dans un vrai miroir ; aussi la ressemblance entre elle et lui ne l'avait pas frappé - ou, du moins, elle lui avait paru superficielle. C'était autre chose qui l'emportait vers cette fille comme un torrent : l'étrange et profonde certitude qu'ils étaient faits pour se connaître. Il fallait qu'il lui parle, qu'il sache qui elle était...

Mais l'agitation militaire de la ville et de la région faisait que la milice canadienne, encadrée par les soldats français, était très occupée. Les différents corps circulaient en tous sens, selon les ordres donnés. On envoyait des troupes ici, puis, rectifiant la stratégie de départ, on leur ordonnait de se masser là. Quelle était la meilleure position pour tout ce beau monde ? Le siège qui s'éternisait favorisait ces multiples tergiversations. Toutefois, aucun soldat ni aucun milicien de base ne se posait vraiment de questions sur les plans exacts arrêtés par les généraux. La réputation du Marquis de Montcalm n'était plus à faire alors que Wolfe, le général anglais, passait pour un jeune homme régulièrement plié en deux par des ulcères à l'estomac.

- On n'a pas d'ulcères aussi jeune, contrairement Dubluet, péremptoire.

Eh bien, une maladie ou une autre, peu importait ! *Mister Chief Goddam* avait la santé fragile, voilà. D'où le couplet :

*Sir Wolfe s'en va-t-en guerre,
Des ulcères, des ulcères par dizaines,
Sir Wolfe s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand crèvera.*

- Il suffit d'attendre l'hiver, de toute façon, disait-on en haussant les épaules. Pour ne pas être bloqués par les glaces, les Anglais seront bien obligés de lever l'ancre, donc le siège.

« Les manœuvres imposées, songeait tristement Aurélien, vont nous faire quitter Québec. Je ne la reverrai pas avant des semaines. Est-ce que je peux aller chez son maître et demander à lui parler ? Qu'elle sache au moins que j'existe, avant que nous nous retirions en amont de la ville... »

La veille du jour où ses compagnons miliciens et lui-même devaient sortir de Québec pour rejoindre les positions occupées par Monsieur de Bougainville, Aurélien prit son courage à deux mains et s'en vint jusque chez Monsieur Faguerolles.

Ce fut une servante rousse et replète qui lui ouvrit. Il en fut secrètement déçu, espérant tomber directement sur son inconnue. Il ne put que demander à parler « à la petite jeune fille brune qui travaillait ici. »

- Ah ! Marion ! dit la servante, réticente. C'est que les domestiques ne reçoivent pas

de visites, Monsieur.

Comme elle s'apprêtait à fermer la porte, Aurélien s'écria : « Dites-lui mon nom, au moins ! Je m'appelle Aurélien Monclair. » La porte lui claqua au nez sans qu'on ait daigné lui faire réponse.

A l'intérieur, Philippe s'enquit, de loin :

- C'était qui, Balbine ?

- Le fiancé de Marion, répondit celle-ci.

- Le fiancé de Marion ? répéta-t-il, se montrant sur le seuil du salon. Mais elle n'a pas...

Une étrange angoisse l'étreignait soudain.

- Elle n'a pas à faire venir des gens ici, Monsieur, je sais. C'est ce que j'ai dit au garçon. Il ne reviendra pas, je crois.

- De quoi avait-il l'air ? questionna Philippe d'un air faussement indifférent.

- Oh, un petit jeune homme brun, en uniforme de milicien, très ordinaire, Monsieur. En cette saison, avec les Anglais à notre porte, il ferait mieux de faire son métier de soldat au lieu de courtiser les filles.

- Tu as bien raison, Balbine, approuva machinalement Philippe.

Et tournant les talons il regagna le salon, le cœur lourd sans bien savoir pourquoi.

Dehors, dans la rue, Aurélien marchait comme un automate, les tempes moites, le cou brûlant. Marion ! Comme ce prénom ressemblait à Marian ! Était-il possible que cette jeune fille brune soit... Ce serait un bien étrange hasard, au bout de quinze ans ! Et puis Tacite n'avait-il pas dit qu'elle était partie très loin, qu'on ne la reverrait jamais ? A vrai dire, le garçon ne se souvenait guère de ce qu'avait dit précisément Tacite à l'époque...

Une idée lui traversa soudain l'esprit. Un miroir ! Il lui fallait un miroir. Ne l'avait-elle pas regardé, elle aussi, avec ses grands yeux noirs écarquillés de surprise ?

Cependant, où trouver un vrai miroir, dans un camp de miliciens ? Ni Dubluet, ni lui, ni aucun de leurs compagnons, assurément, n'en possédaient un. Mais parmi les officiers de Monsieur de Bougainville, il y en aurait certainement *au moins un*.

Ragaillardi par cette bonne pensée, Aurélien se décida à rejoindre en hâte son escouade sur le départ.

(à suivre)